Théâtre Antoine Vitez

sam 17 nov
15h & 18h

RESPIRE,
Picardie forever

Clément Montagnier / Cie Tac Tac

Spectacle jeune public
à partir de 8 ans

04 13 55 35 76
theatre-vitez.com

Aix*Marseille université
Initiative d'excellence

Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
PRÉFET DE LA RÉGION PROVENCE-ALPES CÔTE-D'AZUR

RÉGION SUD
PROVENCE ALPES CÔTE D'AZUR

13

DÉPARTEMENT
BOUCHES-DU-RHÔNE

AIX EN PROVENCE
LA VILLE

DISTRI SCENES

MÔMAIX

Des p’tits clous, des p’tits clous, encore des p’tit clous… Des p’tits clous, des p’tits clous, toujours des p’tits clous… Qui finiront tous dans un grand trou, on n’entendra plus parler d’clous.

[Annabel Serre]

1, 2, 3. Inspire. 1, 2, 3. Expire. 1, 2, 3. Respire, Martin, respire. Laisse l’air de Picardie envahir tes poumons. Respire et ne t’arrête pas. Picardie Forever.

[Sossé Oumédian]

Une pièce à la croisée des genres, entre Gang of NY, House of Wax et Google maps, venez découvrir la grande histoire de Picardie !

[Annabel Serre]

La guerre ne nous quitte jamais vraiment. Elle est dans la terre qu’on foule, le paysage qu’on voit, l’air qu’on respire. Souvenir vivace d’un passé terrible.

[Morgane Meslin]

L’Autre c’est l’Étranger, l’Inconnu, le Terrifiant. Celui dont on ne sait rien, qu’on croit connaître, qu’on aimerait n’avoir jamais rencontré. Faute d’ignorance, et de sévérité.

[Morgane Meslin]

Théâtre : voyage dans le temps, murmure de souvenirs, parenthèse sur l'Histoire, journal intime de mémoires.

[Cécilia Tarek Strano]

Malgré de tragiques soupirs, un souffle ne s'oublie pas.
Respire.

[Cécilia Tarek Strano]

Sale Boche. La peur de l’étranger, de ce qui n’est pas similaire à soi peut mener à la guerre. *Respire* décrit ce que la crainte peut engendrer : la méfiance, la douleur, la mort.

[Marie-Charlotte Ferréol]

L'objet ne parle pas mais il est,
L'objet ne change pas mais il va,
L'objet ne juge pas mais il sert.
L'objet est utile, il va dans nos vies et il sert pour nos souvenirs.

[Cécilia Tarek Strano]

Autant en emporte le vent

Sur la butte du vieux moulin, le vent gifle, ronfle et siffle. C'est un vent d'émeute qui entre sans frapper. Il souffle un air de révolution qui recouvre tout en un seul soupir. Il progresse à grand pas, s'empare de tout et de tout le monde. Recouvre les êtres, les terres, la vie. Il gagne du terrain en remuant sur son passage grand nombre de choses enracinées croyant qu'il les épargnerait.

Sur la butte du vieux moulin, le vent gifle, ronfle et siffle. C'est un vent de mort qui fauche sans prévenir. Il est entré comme un coup de vent pour venir tout détruire. Le vent tournoie balayant tout sur son passage. Il tourbillonne encore et encore. Vent de catastrophe, il en a causé des forêts de croix.

Sur la butte du vieux moulin, le vent gifle, ronfle et siffle. C'est un vent de souvenir qui tournoie dans nos têtes. Ce vent violent qui s'élève brusquement pour ressasser ces choses en nous. Ces choses que l'on aime ou que l'on déteste, ces choses que l'on n'oublie pas et celles que l'on aimerait bien oublier. Le souvenir, tout le monde le connaît, il virevolte au gré du vent. Insaisissable et pourtant si perceptible, ce vent que l'on respire garde au creux de ses soupirs nos maux, nos joies, nos rires, nos souvenirs.

Sur la butte du vieux moulin, le vent gifle, ronfle et siffle. C'est le vent de l'avenir qui prend vie. Il m'y emmène, me pousse, me guide. C'est un vent nouveau, une brise d'air frais. C'est ça, sa force.

Respire.

[Paloma Benarroche]

Semblable(s)

- Dis-m’en plus, grand-père ! Dis-m’en plus !

Calé dans son vieux fauteuil d'après-guerre, le vétéran sourit gentiment à son petit-fils. Il inclina la tête, ferma les yeux et réfléchit un instant. Après quelques secondes de mutisme, ses paupières se délièrent et il se redressa péniblement sur son siège, sous le regard vif et impatient de l'enfant.

- Je te l’ai d’jà dit : la guerre, quand t’es dedans, c’est difficile. C’est très difficile. Tu pars loin de ceux que tu aimes. Tu luttes pour survivre. Pour après, pour la vie. Tu penses pas vraiment à quand ce sera fini. Parce que, même si tu l’espères, au fond de toi, tout au fond, t’es pas sûr de revenir. Tu croises les doigts, t’emportes ta patte de lapin sur tous les champs de bataille. Tu chercherais bien un trèfle à quatre feuilles si t’avais le temps. Mais le temps, tu l’as pas. Tu peux à peine respirer. Deux bouffées, et c’reparti. Trois bouffées, et c’est une de trop : t’es mort. T’as pas le temps, t’as vraiment pas le temps pendant la guerre, mon p’tit... C’empêche pas que tu t’souviennes. Je m’souviens de pas mal de choses, moi. Des bonnes. Des mauvaises. Surtout des mauvaises. Je m’souviens du bruit, des éclats, des hommes. De beaucoup d’hommes, mais j’saurais pas te dire qui. J’saurais pas te dire d’où ils venaient. J’sais juste qu’on s’battait ensemble, qu’on s’battait les uns contre les autres… parce que c’était la guerre et que la guerre, c’comme ça qu’on la fait. Ou comme ça qu’on nous a appris à la faire. C’peut-être la même chose, finalement, j’sais plus trop.

L’ancien combattant toussa un coup, ramena son gros plaid sur ses membres maigrichons et détourna brièvement le regard. Pendant plusieurs minutes, il chercha ses mots, puis enchaîna. Son petit-fils, quant à lui, le fixait toujours, concentré.

- Personne sait plus trop, en fait. C’est triste. Ça m’a toujours rendu triste, t’sais. On s’tapait dessus de partout à l’époque. Puis quand tout s’est arrêté, bam, d’un coup comme ça on s’est tous dit « ‘faut reconstruire ». Après l’chaos, l’ordre… c’est la règle du jeu. Un jeu de fous furieux ; un jeu d’hommes, quoi. Alors on a ramassé les corps, on a fait des p’tits tas par-ci par-là. On a creusé des tombes. On n’a pas mis de noms, parce qu’on savait qui était qui. On savait même pas qui était d’ici, qui était d’là-bas. On a probablement enterré le meurtrier avec le meurtri ; le tueur avec la victime. Et puis, bah, on s’est dit tant pis. D’toute manière, on s’souviendra de la grande guerre, de la Grande Histoire avec un grand H et pis les p’tites histoires, les p’tites histoires des p’tites gens, bah, on les mettra dedans. D’toute manière, t’sais, j’crois que même la Grande Histoire, on s’en souvient un peu comme on veut. On garde ce qui nous arrange. C’est plus facile. Moins compliqué. Moins difficile. Et quand on s’balade dans le village, t’sais, on sait tous qu’on marche sur la Grande Histoire. Qu’on marche sur ceux qui sont morts-là, et pis on continue de marcher. On passe d’vant les cimetières, on jette un coup d’œil, on a un p’tit pincement au cœur… et t’sais, on sait même pas pour qui on l’a, ce pincement. Pour celui dans le coin à droite sous le saule, pour celui près du chêne, pour ses trois-là serrés comme de vieux amis… alors que p’t-être ils s’connaissaient même

pas ou, pire, p’t-être qu’ils étaient ennemis. Mais en vrai, en vrai, y a que les terres qui savent. Ou plutôt, y a que les terres qui s’souviennent vraiment. Qui f’saient pas de différence entre l’Australien, l’Allemand, le Français… Qui f’saient pas de différence, et qui en font t’jours pas.

[Morgane Meslin]

Bâtard. C’est comme ça que l’on m’appelle. Je ne sais pas pourquoi mais bon, après tout, c’est un nom comme un autre. Je me demande comment ils font tous pour le deviner ! C’est pas marqué sur mon front que mon nom est Bâtard.

Bâtard. C’est pas si mal finalement. J’ai appris à l’apprécier ce petit nom que l’on me donne. Je n’en avais jamais eu avant. Quand on m’appelle, c’est avec une intonation particulière dans la voix. Vous savez, le ton qui vous donne envie de vous approcher, mais avec timidité. Mais je suis tellement heureux que l’on s’intéresse à moi que je m’avance. Je le regrette -souvent- mais parfois, j’ai droit à une caresse ou à quelque chose à manger. C’est tellement meilleur que ce que je trouve dans les poubelles !

Bâtard. Je suis parti de chez moi depuis longtemps je crois. Je n’en suis pas sûr. Ce que je sais, c’est que j’ai eu très chaud. Et maintenant j’ai froid. Mes coussinets gèlent depuis plusieurs lunes et je ne pense pas survivre encore longtemps. Mes poils me protègent du froid, mais mes coussinets me font mal. Je regrette mes frères et sœurs qui me tenaient chaud quand venait l’hiver. Je vais essayer de trouver un endroit plus chaud.

Bâtard. Même le petit garçon a deviné comment je m’appelais ! Il est très intelligent ! Il est arrivé au lever du jour et m’a crié « Bâtard ! ». Il a aussi dit autre chose en se dirigeant vers moi mais je ne l’ai pas compris. Ou bien j’étais trop heureux qu’il connaisse mon nom pour écouter le reste. Je me suis installé dans le foin, à côté des poules.

Bâtard. Il m’appelle toute la journée. Je ne comprends pas. Je lui cours après, j’essaie de jouer avec lui, mais il ne veut pas. Pire, il m’ignore ! Pourquoi m'appelle-t-il alors ? Mais quand vient le soir, il sort de son indifférence et me montre le coin de la cour en face de la maison, derrière le potager. J’ai compris que c’était ma place et que je devais dormir là. Il m’a mis une couverture dans laquelle je m’emmitoufle. Il me donne aussi à manger deux fois par jour. Je pense rester ici quelques temps. Peut-être jusqu’à la fin de l’hiver.

Bâtard. Il s’est passé quelque chose ce matin. Le petit garçon chantonnait en trottinant dehors : « Bâtard, mêlé, étranger, tous dans le même panier ! ». Il faisait froid, il regardait le ciel, et il a glissé. J’étais à côté de lui, je le suivais partout à chaque instant. Je me suis mis sous lui pour qu’il ne se blesse pas. J’ai amorti sa chute et sa tête n’a pas touché le sol.

Bâtou. Depuis sa chute, le petit garçon ne m’appelle plus Bâtard. Je n’ai pas tout de suite compris pourquoi. C’est quand les autres ont continué à m’appeler Bâtard et lui Bâtou que j’ai saisi. Bâtard n’était pas mon nom. Mais Bâtou l’est.

[Marie-Charlotte Ferréol]

C’est l’histoire d’un type, dont le grand-père a fait la guerre. Il ne parle pas beaucoup, le grand-père, donc c’est le petit-fils qui raconte. C’est un petit gamin marrant et sympa comme tout.

Le gamin monte sur la scène, respire un grand coup et débite *« Ferme les yeux ! Et…lumière… ! Sous tes pas les betteraves, les bêtes sauvages, la rase campagne… ! »*

Un flot d’anecdotes s’emmêlent et se mêlent, balancées dans la salle comme on brasse du vent. Au début, on rigole encore car on sait qu’on va bientôt rentrer chez nous, que rien ne dure éternellement, pas même les maux les plus durs. Les phrases s’enchaînent : « *Avant en Picardie, il y avait des champs immenses de betteraves qui s’étendaient à perte de vue. Ça nourrissait toute l’année et même l’hiver. L’hiver en Picardie, il dure longtemps. Pendant des mois, c’est tout blanc partout. Les forêts, les plaines, les toits, tout est recouvert d’un voile blanc. Et puis il y a la mare aux canards, très profonde et très froide. Un jour, c’est un chien bâtard qui m’a sauvé de la noyade, une espèce de vilain petit canard tout noir et grognon, mais qui m’a sauvé quand même. Et puis un jour… ».* Un vrai moulin à paroles, ce gamin.

Et puis, l’histoire avance, les années passent, les voix changent. On rigole plus comme avant, ce qu’on raconte c’est sérieux maintenant, c’est une histoire de grandes personnes.

Le petit chien est mort. On ne respire plus bien, en Picardie, l’air est sec et vous brûle les poumons. Tout a brûlé, même les plus petits objets qu’on gardait bien cachés. Dans le village de Hombleux, on se souvient d’avant en faisant des maquettes en argile. Les sourires s’effacent des visages, puis les visages s’effacent des mémoires. L’horizon dessine au loin des forêts de croix blanches recouvrant les plaines picardes comme un immense linceul. Tout est mort, même les betteraves qui poussaient sous nos pieds. Respire, ô toi qui te souviens.

[Annabel Serre]

Sépulcrale réminiscence

Un matin éclatant pointe à l'horizon. La ville, sous mes yeux encore enténébrés, revient lentement à la vie. Se souvenant de ses obligations quotidiennes, la cité et ses habitants oublient la nuit et sa folie. Élise dort encore d'un sommeil profond. Hier soir elle m'a demandé de la laisser se reposer. Mince… je me rends compte que j'ai omis de programmer la cafetière. Élise adore le café, elle aime avoir son noir nectar, comme elle l'appelle, tout prêt, tout chaud au réveil. J'ai le temps… mon regard part au loin, il se perd dans le chatoiement du panorama. Je me plonge dans de vieux mais tenaces souvenirs. Une discussion avec Élise qui m'avait bouleversée me revient en mémoire.

- Oublier c'est guérir, dit Élise avec détermination, une étincelle dans l'œil.
- Comment tu peux dire ça ! Je ne comprends pas, dis-je cachant à peine un étranglement dans ma voix.

Je ne comprenais pas comment elle pouvait affirmer ça avec un aplomb déconcertant pour moi. J'enseigne l'histoire et, à mes yeux, il est essentiel que les jeunes générations reçoivent le témoignage des anciens. Élise le sait, nous en avions déjà parlé. Je me dis qu'elle me provoque volontairement. La rancœur assombrit mon jugement. Pourquoi ? Comment ?

- Salut, dit soudain Élise me sortant de mes mornes pensées.
- Salut, dis-je avec une moue peu engageante.
- À quoi tu penses ? dit-elle devinant sans doute à l'éclat sombre de mon regard, mon état d'âme.
- Je vais faire du café ! dis-je pour détourner le tour de la discussion. Tu te rappelles… tu voulais faire la grasse matinée du coup…
- Pas de souci… mais toi ça va ? dit-elle revenant à la charge.

Je ne voulais pas être lourde dès l'aube, je ne souhaitais pas qu'on se dispute. Pas maintenant, pas aujourd'hui. Un énième désaccord… Mais c'est plus fort que moi, on ne crache pas comme ça sur le devoir de mémoire ! Tous ces hommes morts, toutes ces vies perdues… non à l'amnésie ! Commémorer c'est résister !

Brillant oubli

Je me lève d'humeur joyeuse, je n'ai pas dormi autant que je le voulais. Qu'importe ! Je ne sens pas l'odeur de l'éclairant breuvage dont je raffole. Je regarde autour de moi, Live est déjà debout, elle semble encore perdue dans ses pensées. Je me souviens d'une discussion, l'autre jour, qui l'a touchée. Elle pense que je me moque de la mémoire. Mais ce n'est pas ça ! Tout dépend de quoi on veut se souvenir ! Pour moi le salut est venu par l'oubli. C'est un effacement volontaire pour abandonner l'horreur et la douleur. Et quel soulagement ! Une clarté, une lueur, un halo de bien-être rayonne maintenant dans mon cœur depuis que j'ai oublié l'inceste.

[Zohra Benbarek]

Un extrait de théâtre où des objets discutent. Un marteau annonce à ses camarades qu'il a été retenu pour une audition. Il va jouer un marteau dans la pièce de théâtre Respire Picardie Forever.

En coulisses

NOIR.

Première voix, *joyeuse et comblée* :
J'avais toujours rêvé d'être un artiste et j'y suis arrivé. Tant d'années d'entraînement et enfin, mon travail porte ses fruits. Mes amis, il est temps de fêter ça !

Seconde voix :
Sérieusement ? Tu te moques de nous. Moi, je ne te crois pas.

Première voix :
Je t'assure ! J'ai été pris pour un rôle. Bon, c'est un rôle violent, ce qui n'est pas ma tasse de thé. Vous me connaissez, je ne ferais pas de mal à une mouche. Mais j'ai la tête si dure que la compagnie n'a pu me proposer que ce rôle-là. J'avais postulé pour jouer le chien mais je n'ai pas de canines et mes aboiements ne sont pas authentiques.

Troisième voix :
Une compagnie ? (*éclate de rire*) Tu as reçu un coup dans le picot, non ?

Première voix, *légèrement irrité* :
Mais non ! C'est vrai ce que je vous dis. Je monte sur scène dès la semaine prochaine pour commencer les répétitions. Des amis m'auraient félicité et vous, vous doutez de moi et vous moquez. Oh ! (*Silence*)
(*Puis théâtralement*) Ô rage !
Ô désespoir ! Ô vieillesse ennemie !
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?
Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?
Ô rage !
Ô désespoir ! Ô vieillesse ennemie !

Seconde voix, *reconnaissant* :
Je reconnais que tu as du génie. Mais comment veux-tu monter sur scène et donner la réplique alors que ta vie ne se résume qu'à sommer le monde de percussions.

Troisième voix :
Tu as perdu manche, mon ami. À force de cogner avec la pointe et la panne de ta tête, te voilà bientôt aux oubliettes ! Tu dévisses…

Première voix, *en colère* :
Je ne dévisse pas. Puis ma tête et mon manche sont en bonne santé. (*une pause, puis reprend son discours calmement).* La compagnie Tac-Tac et bien elle, elle croit en moi.
(*un long silence s'installe*)

Seconde voix (*confus et mal à l'aise*) :
On voulait pas te vexer. Raconte-nous.

Première voix (*d'un ton réjoui*) :
Bon, eh bien, si vous insistez. Alors la compagnie Tac-Tac est la compagnie de Martin et en ce moment, ils ont besoin de figurants. Depuis toutes ces années j'ai supplié qu'arrive ce grand jour. Ma carrière était en jeu et je voulais vraiment jouer une fois sur scène. Surtout que malgré toute l'huile de coude à laquelle j'ai droit, je ne pense pas passer le prochain hiver.... J'aurais sauté de l'établi s'il ne m'avait pas donné un rôle cette fois-ci. Mais la fortune a été avec moi, ô grâce, ô ciel !

Il y a des bruits de pas puis la lumière s'allume, un homme entre côté cœur. Un établi est au centre de la scène. Il y a de nombreux outils posés dessus : un marteau, une clé à molette, des clous, un tournevis. Un râteau et une pelle sont appuyés contre la table. L'homme se dirige vers le fond et fouille dans une boîte à outils.

Première voix (*en chuchotant*) :
Par contre je ne peux pas en dire plus… C'est un rôle muet.

L'homme s'approche de l'établi et ramasse le marteau et les clous.

[Cécilia Tarek Strano]

Bataille de la Somme, novembre 1916. Henri Dancoisne, soldat français originaire du village de Hombleux en Picardie, écrit une lettre à sa famille.

Lettre à Lucette

Beaumont-Hamel, le 10 novembre 1916

Ma tendre Lucette,
Je prie pour que cette lettre te parvienne.
À l'heure où je t'écris, mes compagnons d'armes et moi sommes presque enterrés dans des tranchées profondes et boueuses, à attendre la prochaine offensive allemande. Cette terre de la Somme, je ne la vois plus. Je ne vois que les corps sans vie de soldats. Français, Canadiens, Anglais, Indiens, Australiens, Néo-Zélandais, Africains. Que sont-ils devenus ? De la chair à canon. Certains portent un trou béant en leur sein. Beaucoup ont perdu leurs membres au fin fond de la Somme. D'autres… Je n'ose même pas te le dire ma Lucette car la réalité dépasse outrageusement ton imagination. Et moi... moi je suis terré au milieu de ce cimetière improvisé, dans mon uniforme poussiéreux maculé du sang des innocents, mon casque déformé sur la tête, caché derrière mon fusil Berthier, respirant à longueur de journée l'odeur nauséabonde de chair brûlée, perdu entre la Vie et la Mort, à fixer mes pauvres camarades partis pour notre Patrie, en héros. Les yeux ouverts, ils me dévisagent, je peux lire dans leur regard éteint une supplique silencieuse : pourquoi ? Pourquoi sommes-nous morts à l'orée de notre jeunesse pour une cause qui nous dépasse ? Et moi… Que puis-je leur répondre ma Lucette. Ils sont des centaines de milliers étendus dans ces champs de Picardie et moi, pourquoi suis-je toujours en vie ?

Cela fait quatre mois que ça dure.
Quatre mois que la Somme est le théâtre de combats meurtriers.
Quatre longs mois que nous nous battons contre les Allemands.
Quatre mois que nos vies ne sont que ruines.
Quatre mois que ma vie n'est plus mienne, devenu la marionnette de dirigeants cloîtrés au chaud dans leur quartier général.
Quatre mois que l'espoir de sortir vivant de cette boucherie s'amenuise comme peau de chagrin.
Quatre mois que nous sommes devenus de vulgaires pions sur un échiquier meurtri, balancés à l'assaut, pris au piège d'un destin noirci, le sang glacé par le froid.
Quatre mois que je vous ai quittés ma chère Lucette, toi et nos enfants, mon vaillant Clément et ma courageuse Aurélia.
Quatre mois que je vous ai lancé, plein d'espérance, un « je reviendrai bientôt, nous allons mettre fin à cette guerre ».
Quatre mois que je ne rêve que de vous retrouver. D'ailleurs, quel âge ont mes anges aujourd'hui ? Clément n'a-t-il pas eu 8 ans en septembre ?
Quatre mois et il me semble qu'il s'est écoulé une éternité. Je n'ai que 30 ans et j'ai l'impression d'en avoir 60. Entre les coups de feu perpétuels, le bruit assourdissant des canons, les balles et les obus qui fusent à tous parts, ma mémoire est pleine de violence, des arrêts sur image de corps qui s'écroulent, des cadavres mutilés, d'autres faits prisonniers des barbelés, des paires de jambes galopantes à en perdre la raison. Ma mémoire est devenue le réceptacle de toute cette haine, de toute cette folie. J'ai tellement peur d'en oublier vos visages, vos traits si doux, vos

Bataille de la Somme, novembre 1916. Henri Dancoisne, soldat français originaire du village de Hombleux en Picardie, écrit une lettre à sa famille.

sourires si rassurants, ta délicatesse mon Amour, ton regard aimant, tes tendres « je t'aime ». La guerre fait aussi rage dans ma tête. Les images de notre bonheur luttent pour subsister face aux atrocités pressantes. Alors je m'efforce de penser à vous, toi cuisinant un ragoût dans notre modeste cuisine, les enfants jouant dans les vertes prairies de notre si belle Picardie.

Qu'est devenue ma Picardie ? Si tu voyais la Somme ma douce Lucette, elle n'est que le vestige d'une époque révolue, vouée à survivre dans nos mémoires blessées. Parfois, ma vision me joue des tours, ou peut-être est-ce l'instinct de survie. Je revois les terres fertiles de Picardie, les champs attendant d'être labourés. Je peux même entendre respirer cette terre gorgée de vie et d'espérance.

Quand vous reverrai-je ? Comme une bouée, je m'accroche à ces souvenirs, au maigre espoir de retrouver, un jour, mon village natal de Hombleux en Picardie, ma famille, mon étable et mes terres. Cesser de suffoquer et respirer à nouveau. Vivre et construire.

Quand vous reverrai-je ? Nul ne le sait. Mais je continuerai à me battre pour la liberté, pour que nos enfants vivent dans un monde meilleur. Je me battrai pour que cette lettre ne sonne pas comme un adieu. Je me battrai pour que tu sois toujours fière de moi.

Je vous aime,

Henri

[Sossé Oumédian]

Mardi 20 novembre

À la télé, dans les journaux, partout, on parle beaucoup de la guerre. La première, celle des gueules cassées, des poilus, des morts pour la France contre l'ennemi Boche. De 14 à 18, ça fait quatre. Comme quatre mois, ou quatre ans. À quatre mois on ne parle pas encore, à quatre ans… Alors, comme ça fait 100 ans, on essaie de se rappeler, on fait parler les anciens, on ressort les vieilles photos, les vieux objets. Mais c'est loin, tout ça, c'est très loin. Autour de moi, personne n'a fait la guerre, pas la première en tout cas. Alors je ne comprends pas bien tout ça, pourquoi on s'affole de ça si on continue aujourd'hui. Ce n'est pas qu'on ne doit pas le faire, le devoir de mémoire, mais que justement, on devrait mieux se souvenir *que*.

La dernière fois à la télé j'ai vu un film, l'histoire d'un jeune qui dessine, qui part à la guerre et qui revient la moitié du visage en moins. Tout l'argent du monde n'y changeait rien. Puis ce week-end au théâtre, il y avait une pièce sur un jeune qui respire mal en Picardie. C'est son grand-père qui s'en occupe, qui s'occupe de tout, et même de faire la guerre. Mais quand il revient, il n'y a plus rien dont il faut s'occuper. Avec ses souvenirs, il fabrique des maquettes en argile, fragiles comme les souvenirs qu'on ne raconte pas. Alors le gamin, il fait parler le grand-père, puis nous raconte : « *Ferme les yeux et imagine… la Picardie, immense…* » Le discours commence, l'Histoire, concrète et palpable, est mimée sur scène et inscrit en filigrane des images qui renaissent chaque jour sous nos yeux. J'ai mieux appris au théâtre que dans les livres d'histoire. Sur les planches de Vitez, on représente la guerre qu'ils ont jouée sur le grand théâtre du monde. La petite histoire personnelle, c'est celle qui s'est jouée plusieurs millions de fois.

[Annabel Serre]